

Allocution d'Antoine Compagnon
Prix Claude Lévi-Strauss, 29 novembre 2011
Académie des sciences morales et politiques

Monsieur le Ministre,
Madame Lévi-Strauss,
Monsieur le Président de l'Académie,
Monsieur le Chancelier de l'Institut de France,
Messieurs et Madame les Secrétaires perpétuels,
Monsieur le Recteur,
Mesdames et Messieurs les académiciens,
Monsieur le Conseiller du Président de la République,
Mesdames, Messieurs,

Si c'est un grand honneur et un fort bonheur pour moi que de recevoir aujourd'hui le prix Claude Lévi-Strauss pour les sciences humaines et sociales, je le considère d'abord comme un hommage à la discipline que je représente, discipline qu'on peine à nommer – littérature, histoire littéraire, critique, philologie, c'est-à-dire « amour des lettres », ou encore humanités, l'appellation la plus large et ambitieuse, celle que je préfère –, et discipline qui peut se sentir fragile dans le nouveau siècle et perdue dans le monde numérique. Je suis donc particulièrement reconnaissant au jury d'avoir retenu un littéraire, un philologue, comme lauréat cette année, à M. Laurent Wauquiez de m'avoir remis ce prix, ainsi qu'à Mme Valérie Pécresse, votre prédécesseur, M. le ministre, qui l'a créé il y a deux ans, dans le souci d'accroître la visibilité des sciences humaines et sociales françaises dans ce pays et dans le monde.

Comme je connais et admire l'œuvre de tous les membres du jury – Raymond Boudon, malheureusement absent, Ezra Suleiman, qui m'a trop généreusement présenté, Jean-Luc Marion, mon ancien collègue de la Sorbonne, Mireille Delmas-Marty, Roger Guesnerie et Philippe Descola, qui m'ont accueilli au Collège de France, ou Mme Helga Nowotny, avec qui j'ai été en contact au titre de l'European Research Council, qu'elle préside –, je suis d'autant plus sensible au fait qu'ils m'aient jugé digne d'une telle distinction.

Un autre raison de satisfaction est de succéder, pour cette troisième année du prix Claude Lévi-Strauss, à deux lauréats dont j'estime depuis longtemps les travaux et à qui je suis lié par l'amitié : Dan Sperber, lu dès la parution de son premier livre sur le symbolisme, au début des années 1970, et Jean Tirole, un camarade, puisque nous sommes passés par les mêmes écoles, qui ne nous préparaient pas à recevoir plus tard un prix de sciences humaines et sociales.

Enfin et surtout, mon émotion tient au nom que porte ce prix. Lors de ma leçon inaugurale du Collège de France, j'ai évoqué mes incursions au séminaire de Claude Lévi-Strauss, quand j'étais élève à l'École polytechnique. Assis au fond de la salle, silencieux, attentif, disais-je, j'y écoutai notamment Roman Jakobson ; j'y entendis aussi, pour la première fois, Julia Kristeva, qui dirigea plus tard ma première thèse.

J'évoquerai aujourd'hui un autre souvenir qui me lie discrètement à Claude Lévi-Strauss, pour ainsi dire par l'escalier de service. Quand j'écrivis un

mémoire de maîtrise de lettres, durant mon service militaire, en 1973, à Verdun, je ne tapais pas encore à la machine et je m'enquis d'une dactylographe. Une amie commune me recommanda la secrétaire de Claude Lévi-Strauss. Ce fut ainsi que je pénétrai en rasant les murs dans l'aile du Collège de France où se trouvait alors le laboratoire d'anthropologie. À l'époque, une dizaine d'années avant le micro-ordinateur, la nouveauté était ce qu'on appelait le papier chimique autocopiant – *carbonless* ou *non-carbon copy paper* –, que Lévi-Strauss faisait venir des États-Unis à grands frais, et dont son assistante lui emprunta quelques dizaines de feuillets à mon usage. Imaginez ma fierté que ma maîtrise fût tapée sur le papier de Lévi-Strauss ! Et mon trouble, quelque trente-trois ans plus tard, quand son bureau, devant lequel je passais pour me rendre chez sa secrétaire en redoutant qu'il ouvrît la porte, devint le mien, dans ce pavillon d'angle construit pour Claude Bernard.

Ma première lecture de Lévi-Strauss avait été celle du passage sur l'invention de l'écriture chez les Nambikwara, dans *Tristes Tropiques*, pages aussi remarquables que celles du *Phèdre* de Platon sur la parole et l'écriture. Elles nous avaient été données comme exercice de synthèse, en taupe, par mon professeur de lettres, Alain Ferry, présent ce soir, qui me prêta ensuite le volume, que je dévorai avec passion.

Recevoir un prix qui porte le nom de Claude Lévi-Strauss, vous le concevrez, me donne un sentiment de profonde humilité, ou même d'imposture, de fraude. Qui suis-je, pour le mériter ? Juste après avoir appris la nouvelle, je partis pour Beyrouth, où je donnais un séminaire, et, en arrivant, je fis ce rêve : les membres du jury me recevaient, m'expliquaient que, tout compte fait, ils avaient changé d'avis et me retiraient le prix. Je ne protestais pas, comprenant leur volte-face, la trouvant justifiée. Puis, me réveillant, je restai indécis un moment de ce qui était le rêve et la réalité.

Je voudrais réfléchir un instant avec vous à l'inquiétude du chercheur qui s'exprimait là : celui-ci est toujours sur le qui-vive, craint de se tromper, de tomber dans l'erreur, de n'être pas à la hauteur, quelque élevées qu'aient été les reconnaissances dont il ou elle a joui jusque-là. Je puis dire que rien, ni la Sorbonne, ni le Collège de France, ni un prix tel que celui qui m'est remis aujourd'hui, ne peut – ni ne doit – résoudre ce sentiment de vulnérabilité essentielle. Il est possible que cet état d'âme soit accru par mes origines hétérodoxes et par la discipline solitaire que j'ai choisie. Un physicien ou un sociologue sont sans doute plus sûrs d'eux, parce qu'ils travaillent en équipe et ne signent pas seuls leurs articles, parce qu'il font confiance à la bibliométrie, aux facteurs d'impact, à leur indice H. Le lot du littéraire, c'est une incertitude accrue sur la qualité, la valeur de ses travaux, parce que, plus que d'autres, il ajoute des mots aux mots, de l'écriture à de l'écriture.

C'est pourquoi je reste toujours surpris de l'indulgence que j'ai rencontrée au cours de ma vie de chercheur et de professeur, sans jamais cesser de me demander si je la valais, si je la vaudrais encore. On dit l'université frileuse. Ce n'est pas mon expérience : elle m'a reçu, et ma gratitude à son égard est immense.

Mais ne croyez pas que je décrive ici une idiosyncrasie. Si le littéraire a ses raisons d'être plus insatisfait de lui-même que d'autres, la condition de tout chercheur est identique, telle que je la perçois, et cette condition est le doute, le doute perpétuel. Il n'y a pas pour lui de confort possible, de contentement de soi,

de suffisance ou de fatuité – de « *smugness* » et de « *self-importance* », comme le diraient deux beaux mots anglais. Le démon du chercheur – plus proche du démon ironiste et prohibiteur de Socrate que du démon affirmateur qui poussait Baudelaire à des actions d'éclat après de longues procrastinations – lui souffle sans relâche à l'oreille : « *Memento ! Remember ! Esto memor !* Souviens-toi qu'à tout moment tu peux faire fausse route ! » Aucune récompense ne le tranquilliserait : à la manière de Groucho Marx, il se défie de toute institution qui l'admet, de toute dignité qui lui est accordée, parce qu'elle risque de lui donner l'illusion qu'il sait, de lui faire perdre la faculté de s'étonner, de voir tout en nouveauté, comme un enfant ou un convalescent, disait encore Baudelaire, alors que nous devons toujours reprendre à zéro, sans que nos arrières soient assurés et sans que rien ne nous garantisse que nous réussirons à nouveau.

À mes doctorants, j'ai toujours prêché la morale du « malheur raisonnable » ou de la « raison malheureuse » : vous douterez de vous-même ; votre assiette restera précaire ; vous accepterez le mécontentement permanent qui est le sort du chercheur ; vous serez votre juge le plus sévère, votre critique le plus intransigeant. Mais ne doutez quand même pas de ceci : le malheur raisonnable est le chemin d'un bonheur supérieur, comme lorsque Pascal écrit : « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé » (919), reprenant cette pensée de saint Bernard : « Celui-là seul peut te chercher qui t'a déjà trouvé » (*De Deo eligendo*). Le chercheur est un chasseur, un chasseur d'infini : si son seul plaisir tient à la prise, comme dit Montaigne, il n'a de chercheur que le nom, car la prise vient en plus ; elle récompense, comme une grâce, le chercheur raisonnablement malheureux. « Il n'y a que trois sortes de personnes, lit-on encore dans les *Pensées* : les uns qui servent Dieu l'ayant trouvé, les autres qui s'emploient à le chercher ne l'ayant pas trouvé, les autres qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux, les derniers sont fous et malheureux. Ceux du milieu sont malheureux et raisonnables » (160). Nous voici, au milieu : rien de plus beau, rien de plus humain que le malheur raisonnable du chercheur éternel. Personne n'a mieux décrit notre condition que Pascal, qui était à la fois un homme de science et un homme de lettres, le modèle du chercheur.

Je reçois ce troisième prix Claude Lévi-Strauss, je vous l'ai dit, d'abord comme une marque d'égards pour la discipline qui est la mienne, la littérature, la philologie ou les humanités. C'est pourquoi j'en consacrerai le montant à la promotion de la recherche en littérature française moderne et contemporaine.

Vous objecterez peut-être que, pour un porte-parole d'une discipline, je ne suis ni typique ni exemplaire : j'ai été incapable de m'en tenir à un siècle et à un auteur – vous-même, M. le ministre, m'avez interrogé à ce sujet l'autre jour –, j'ai oscillé entre la Renaissance et la modernité, je suis passé de Montaigne à Proust, en m'arrêtant auprès de quelques intermédiaires, et il m'est arrivé de jouer à l'historien, historien de la discipline, des institutions et même des hommes. Du temps de mes études, on parlait beaucoup d'interdisciplinarité, mais on la pratiquait peu. L'une des raisons de mon départ pour les États-Unis a été le désir de me trouver dans une université où toutes les disciplines fussent présentes, non seulement les humanités et les sciences sociales, mais aussi les sciences de la nature, la médecine, le droit, etc. Et l'une des raisons de mon bien-être au Collège de France – si vous me permettez ce mot après que j'ai célébré la

« raison malheureuse » du chercheur –, c'est que les disciplines y conversent. Isolées, elles risquent de devenir des bastions de certitude. Il faut en sortir, aller voir ailleurs, comme je l'ai toujours recommandé à mes étudiants, pour mieux revenir, avec des idées, des concepts, des méthodes fortifiés. Si Claude Lévi-Strauss nous a si bien parlé de Montaigne, Diderot, Rousseau ou Proust, c'est qu'il les prenait de biais, par un détour, du dehors. Loin d'enfermer la littérature dans une discipline, les humanités veulent l'ouvrir sur le monde.

Et si j'ai accepté de siéger, au cours des dernières années, dans nombre – sûrement trop – de conseils et de commissions, traitant de l'éducation, de la science, de la technologie, de l'évaluation, de la condition enseignante, auprès de représentants de toutes les disciplines, c'est d'abord – je l'ai suggéré – parce que l'institution m'a beaucoup donné, que je me sens son obligé, et que mon devoir est de lui rendre, mais c'est aussi parce que je pense être représentatif à raison même de l'anomie qui fait de moi un avocat d'autant plus déterminé des humanités qu'il a reçu une formation scientifique, un serviteur d'autant plus zélé de l'université et de la recherche françaises qu'il a longtemps exercé hors de France.

Dès mon retour dans ce pays, j'ai milité pour la refondation des universités, la qualité de la recherche et l'excellence des humanités. C'est donc avec une grande satisfaction que j'ai suivi – parfois en contribuant à leur avènement – les transformations du paysage universitaire français depuis le début des années 2000. La France universitaire s'est ouverte à l'Europe et au monde, et c'est heureux. Comme on le sait, je n'ai pas tout approuvé dans les réformes, mais la mobilisation de la communauté entière m'incite à penser que l'élan est irréversible et que les défauts que nous avons pu signaler seront réparables.

Il reste que ces adaptations ont parfois semblé moins favorables à l'épanouissement des humanités qu'au développement des autres disciplines. Celles-là – les humanités – souffriraient d'un défaut de légitimité et deviendraient vulnérables dans le cadre du financement de plus en plus collectif de la recherche et de son évaluation de plus en plus statistique, ainsi que face à la gouvernance de plus en plus comptable des universités autonomes.

Ce ne sont pas des appréhensions que je partage, à deux conditions toutefois. Je suis partisan de l'évaluation de la recherche, si elle signifie le jugement des pairs, auquel je me suis accoutumé – à m'y soumettre comme à l'exercer – aux États-Unis, et que je crois plus digne de confiance, notamment dans les humanités, mais non pas seulement dans les humanités, que la quantification de la qualité. Que craindre des pairs, puisque le chercheur, se dédoublant par vocation, est son propre pair le plus impitoyable ? Et si j'ai participé et participe encore à quelques grands projets collectifs, je reste un ardent défenseur, parallèlement, de la recherche individuelle, à l'ancienne, solitaire, qui doit être sauvegardée à tout prix, parce que, dans nos disciplines, c'est elle qui produit les travaux de fond, durables, denses de savoir et de réflexion, pour lesquels la tradition académique française reste quasi inégalée.

Je viens d'employer les termes de « défense » et de « sauvegarde », exprès, pour pouvoir aussitôt les corriger, leur retirer l'aspect passif et routinier, méfiant ou timoré, que vous auriez pu leur prêter. Ces mots, tels que je les entends, sont offensifs et, cette fois, mon démon, comme celui de Baudelaire, est un démon d'action et de combat. Je ne suis pas de ces littéraires pessimistes qui redoutent

les sciences et qui posent aux victimes. Rien, ai-je dit, ne donne de l'énergie comme le doute, la « raison malheureuse », à tout chercheur, mais au chercheur littéraire en particulier. J'ai parié il y longtemps sur les humanités, sur l'enseignement et la recherche dans les humanités. C'est un pari que je n'ai jamais regretté, parce que c'est un pari d'avenir.